

UN HAMEAU AU PIED DE LA FORET

Est-il possible qu'ils aient ici vécu des siècles, dans ces pâturages maintenant désertés où l'hiver tu ne pourrais plus croiser qu'un skieur longeant la piste, et que parfois suit un autre, et un autre encore. Est-il concevable qu'il ait pu y avoir une vie, authentique, où les gens allaient à leurs occupations et donc se faisaient voir, des qui sciaient du bois devant leurs maisons quand le soleil donne, des qui sortaient leur fumier des écuries et dont les tas à l'extérieur fument. Est-il encore possible qu'il y ait eu, restant dans le même domaine, des planches à fumier sur lesquelles on monte, épaisses et glissantes, encatollées, comme on dit, des sentiers dans la neige que l'on salit, des fumées sur les maisons, solitaires ou serrées les unes contre les autres en voisinages, ici toujours modestes, des silhouettes, ce sont les humains, que l'on voit aller d'une bâtisse à l'autre, se sortir par les plus grands froids pour bientôt se rentrer ?

On croisait du monde. On sentait des odeurs d'écurie, comme ailleurs dans le fond du vallon, et surtout, oui, il y avait ces cheminées qui fument, preuve certaines qu'ici l'activité humaine existe. Et l'ancienneté même de ces maisons prouvait que cette civilisation existait depuis des siècles. C'était même si loin, ces premières installations, que l'on ne s'en souvenait plus, et que pour les connaître il eut fallu fouiller les archives du hameau qui restaient peut-être dans quelques-unes de ces maisons. Car ici on était organisé en fraction de commune, c'est-à-dire qu'il existait des autorités, indépendantes, fragiles peut-être, mais réelles. On se réunissait. On allait dans la chambre réservée à l'usage de ces assemblées dans quelque maison que l'on souhaitait le plus au centre possible. On voyait les hommes, car les femmes restaient sagement à domicile, emprunter le soir quelque sentier que l'on forme souvent en passant avec le cheval et que bientôt on laisse noir et brun, plein de la trace des pas. On discourait. On ne se disait pas : quel avenir ? On savait qu'on existait et on pouvait croire durer toujours. Pas plus qu'ailleurs ainsi il ne pouvait y avoir une fin à cette société qu'on formait. On était inscrit aussi bien que les autres dans la durée. On était fort. Les cheminées fumeraient à perpétuité.

Et les fermes étaient-là, perdues dans la grande plaine. On savait où étaient les champs, où se trouvaient les pâturages. Et la forêt était là aussi, en dessus, omniprésente, avec ses grandes courbes, avec cette vaste croupe, très noire quand le temps radouci et qu'à la place de neiger il va pleuvoir. On sent la pluie et l'on voit que la neige à fondu sur les grands sapins.

La forêt ? On en tire sa subsistance, bois de feu et bois d'ouvrage. On vit de fabrications de seilles et des seillons, de cuves et des cuveaux, et même de brantes pour les vignobles du bord du grand lac. Et l'on travaille le bois depuis toujours. On a choisi le bois parce que la matière première est là, à deux pas, à portée de main. Il suffit de monter, la hache sur l'épaule et plus tard d'aller sortir pour aussitôt les descendre les grands troncs nus avec le cheval.

C'est la vie. Et quand c'est la mort après qu'on ait vécu ici, sur ces terres hautes, on nous emmène là-bas pour un cimetière qui est au niveau du village. On se demande des fois si on n'y est pas perdu alors qu'on a vécu ici, et qu'ici ce n'est pas le village, qu'ici c'est autre chose, un hameau, quelques maisons seulement séparées les unes des autres par de grands espaces, qu'on est à l'écart, et que si l'on se sert quand même les uns contre les autres, c'est plus par obligation que par plaisir, on est simplement plus fort en société que seul et qu'il vaut mieux affronter l'hiver en commun. Oui, on doit s'aider sinon on crève. Elle a accouché l'autre nuit. On est allé chercher en bas la sage-femme de la commune. Cela ne s'est pas passé sans peine.

Pauvre pays à la vie difficile. On y copule sans joie. Les femmes acceptent les hommes sans plaisir. Elles se fatiguent vite à faire tellement d'enfants et dont beaucoup meurent avant un an. A quarante elles sont vieilles, plus aucune de jolies alors qu'elles l'étaient tant autrefois. Mais c'était il y très longtemps, tu te souviens ?

Et quelle joie pour ces gens ? Ils n'en ont que peu. Le boulot et la peine que l'on a à lutter pour survivre. Résister à ces grands froids du fond du haut plateau qui durent des semaines, regardez-moi ce léger brouillard, une brume plutôt, qui flotte à raz de la neige, qui vous glace les granges et même parfois les écuries, des chambres on n'en parle pas, on y gèle, qui vous frigorifie même les grandes cuisines presque borgnes où l'on s'y tient à peine à cause de ces cheminées énormes qui laissent passer le froid par le trou du haut. On vit dans les cuisines sombres. On voit des ombres passer devant les fenêtres, ce ne sont que les voisins de la maison d'à côté. Le foyer est rouge qui illumine le fond de la pièce. On sent la fumée et encore un peu l'écurie. On sent le bois et la sciure. Et c'est la vie d'ici sans doute.

Petit hameau, discret, perdu, oublié du monde. On y passe et repasse. On va d'une maison à l'autre. Et souvent ces grandes neiges qui vous coupent du monde vous font peur qui vous laissent plus seuls encore. On pourrait même croire qu'ici le Seigneur vous a abandonné et que plus jamais désormais il ne vous fera signe. Car l'église est trop loin pour qu'on puisse y aller le dimanche. Il faut attendre le printemps. Recommencer à espérer. Que l'hiver ait enfin desserré son étreinte pour laisser l'homme ou la femme à nouveau croire et espérer.

Et dans ce hameau, le soir ou la nuit, on entend les bêtes sauvages. On a croisé tantôt un renard sorti de la forêt pour errer à proximité des maisons et des fumiers. Des traces diverses sont dans la neige. Et l'hiver dure, dure que c'en est pas croyable. Il n'aura donc pas de fin, on n'en verra pas le bout qui vous colle à la peau ? Il dure six mois tandis que le bois bientôt même viendra à manquer. Et que ferait-on sans bois, sans la chaleur qu'il nous donne, et que deviendrait-on sans pouvoir cuire ?

Vous êtes négligés, vous êtes perdus, et vous vous en rendez compte soudain, un jour qui n'est pas loin, vous n'existerez même plus.

Alors plus aucune fumée ne se laissera voir sur les maisons du hameau. Et celles-là même auront disparu qui, en un premier temps, se seront écroulées. Et nous en serons comme aujourd'hui, à regarder le grand plateau vide, et par delà, la forêt si noire qui se sera encore épaissie.



Sur le Crêt, fit partie lui aussi de ce hameau au pied de la forêt, et à quelque distance, la Frasse.

